

seul ! quelle coûteuse folie ! On n'en serait pas quitte à moins d'un douro (5 francs). Nous avons donc arrêté le galion des Indes ! » Et il regardait d'un air dédaigneux mêlé de quelque soupçon notre accoutrement de voyage, passablement délabré et tout gris de poussière. Nous étions installé depuis un quart d'heure dans la voiture quand il grimpa sur le siège en faisant un indescriptible mouvement d'épaules qui pouvait se traduire : « Les étrangers sont tous fous ! Mais, puisqu'ils payent, au diable ! cela les regarde. » Un coup de fouet appliqué à l'échine des deux rosses mit le véhiculé en mouvement et rompit le cercle de curieux qu'arrondissait autour de l'omnibus cet inexplicable départ à une heure insolite. Ils nous contemplaient avec ébahissement, tâchant de comprendre, et livraient leurs visages à nos observations, ne se doutant pas que le spectacle les regardait. Le type de la vieille Castille nous parut dominer parmi le groupe : c'étaient des masques assez courts, des fronts bas, des yeux noirs et profonds, une physionomie forte, triste et sérieuse.

Bientôt nous arrivâmes à la gare du *ferro carril*, où notre couvert était mis dans le buffet de la station, enchanté d'Avila et de notre rapide excursion ; cependant, nous emportions un *desideratum* : nul plaisir humain

n'est complet. Avions-nous lu quelque part, où nous l'avait-on seulement raconté, que des habitants d'Avila s'étant refusés jadis à payer une taxe à nous ne savons plus quel roi, ce roi avait fait sculpter en signe d'infamie un porc sur la maison des récalcitrants ? Avec le temps, cette marque de déshonneur était devenue un blason d'honneur. Comme elle était fort ancienne, elle faisait preuve de noblesse et datait une famille. Cette historiette nous sortit d'un arrière-tiroir de la cervelle pendant que nous parcourions la ville. Mais, ni avec l'œil, ni avec le lorgnon, ni avec la lorgnette, nous n'avons pu découvrir le moindre cochon. Ce cochon manque à notre bonheur, comme la rose bleue à la félicité du fleuriste !

IX

En voyage, on visite les villes, les monuments, les sites qui ont acquis quelque célébrité. Il est rare qu'on regarde le chemin lui-même, qui semble n'être fait que pour conduire où l'on veut aller. Ici, ce n'est pas la

même chose : le chemin est une merveille qu'on ne saurait trop louer ; mais l'esprit humain s'accoutume si vite aux prodiges de la science moderne, qu'il paraît tout naturel de franchir au vol de la locomotive des cimes où le pied du chasseur d'aigle hésiterait. Et puis, il faut le dire, les wagons sont construits de manière à borner la vue et à empêcher de saisir les étonnants travaux sur lesquels on passe avec la rapidité de l'éclair. Les viaducs ne s'aperçoivent pas ou ne sont sensibles que par l'abîme soudain creusé entre deux montagnes que relie leur suite d'arches audacieuses superposées comme celles du pont du Gard. On est englouti par la gueule noire des tunnels sans qu'on ait pu voir leur arcade sombre se découper sur le flanc du roc. La hauteur des tranchées qui coupent une crête en deux, l'entassement énorme du remblai, faisant d'un gouffre une plaine, vous échappent également. Il faudrait que les wagons, disposés comme des salons et non comme des diligences perfectionnées roulant sur des rails, eussent à leur extrémité une plate-forme entourée de balustrades d'où l'on pût embrasser l'horizon et apprécier les détails du chemin. Entre Avila et Madrid se trouvent d'immenses travaux d'art qu'imposait la nécessité de franchir la sierra de Guadarrama. Quand les bons ma-

tériaux manquaient pour les tunnels, on a rasé les cimes, écrasé les roches et on a jeté les montagnes dans les vallées. A de certains endroits, d'énormes remblais — l'un d'eux ne mesure pas moins de quarante-cinq mètres d'élévation — remplacent parfois les viaducs trop difficiles à exécuter en des lieux si sauvages. Des tunnels troués dans le granit traversent les crêtes d'un escarpement trop brusque et trop ardu ; on est à peine sorti de l'un qu'on entre dans l'autre. A Naval-Grande, le point culminant de la ligne, sous le portachuelo de Robledo, se fraye une voie le plus long souterrain du parcours. Il n'a pas moins de 918 mètres d'étendue, passe à 760 mètres au-dessus du niveau de la mer ; et de chaque côté de la route, pendant une partie de ce trajet, sur les pentes des montagnes, une immense forêt de pins, appartenant au duc de Medina-Sidonia, déploie sa verdure noire.

A partir d'Avila, le chemin de fer se tranquillise et parcourt sans tant d'efforts des sites plus praticables. Bientôt la nuit vint et jeta son voile sur le paysage. Nous passâmes près de Valladolid, notre vieille connaissance, qu'on nous dit être fort changée, sans entrevoir sa silhouette, où maintenant aux clochers se mêlent de hautes cheminées d'usine ; car elle est devenue manu-

facturière, industrielle, commerçante. La vie abonde dans ses rues autrefois si désertes, et le marché de grains des deux Castilles s'y rencontre. Nous ne vîmes pas non plus les deux beaux ponts elliptiques qui traversent le Duero et l'Adaja, qu'on rencontre avant d'arriver à Valladolid lorsqu'on vient de Madrid. Les voyages, de quelque façon qu'on les arrange, ont toujours des heures noires, et il se trouve des maculatures indéchiffrables aux pages les plus intéressantes. Ne pouvant pas tout voir, on doit se contenter de voir quelque chose. La vie humaine est faite d'incomplet.

Mes compagnons ne connaissaient pas Burgos. Le train y arrivait de grand matin, et, en sacrifiant le déjeuner, on avait le temps, jusqu'à l'arrivée du second convoi, de jeter à la hâte un coup d'œil sur la cathédrale. La gare du *ferro carril* est sur la rive de l'Arlanzón, et nous entrâmes dans la ville par cette belle porte de Sainte-Marie, élevée en l'honneur de Charles-Quint, où se cambrent des statues d'une fière tournure dans le goût espagnol-flamand. Burgos n'a plus cet air de grandesse délabrée et de misère héroïque qui le caractérisait autrefois. S'il garde sa fierté castillane, il a remplacé par un bon manteau presque neuf cette cape en dents de scie, ayant la couleur et la consistance de l'a-

madou, dans laquelle il s'embossait pour prendre le soleil le long de sa muraille en ruine. Sans métaphore, la ville a beaucoup gagné au point de vue moderne. — Il va sans dire que nous l'aimions mieux comme elle était jadis ; mais nous sommes un romantique incorrigible. De *belles* maisons s'y élèvent de toutes parts sur les démolitions des anciennes, et l'air actuel s'y substitue peu à peu à la physionomie du passé. Cela est naturel, nous le savons bien. On ne peut pas plus habiter les logis des aïeux qu'on ne peut porter leurs habits démodés et devenus d'une coupe ridicule. Pourtant, une maison neuve dans une vieille ville nous contrarie toujours. Elle n'a pas vécu, elle ne sait rien, elle est inerte, car le long séjour de l'homme ne lui a pas donné d'âme.

L'immense hôtel où nous avons déposé nos malles et lavé nos mains et notre figure poudreuse ne ressemblait guère à la fonda purement espagnole qui nous avait hébergé jadis et à laquelle faisait face une boutique de chirurgien-barbier dont l'enseigne représentait l'opérateur, aidé de son élève, coupant le bras à un patient assis sur une chaise. On y aurait demandé un bifteck, du thé et du beurre, on les aurait obtenus.

Pour aller à la cathédrale, nous traversâmes cette

grande place bordée de maisons rouges supportées par des piliers de granit bleuâtre dont l'aspect rappelle vaguement, celui de la place royale à Paris, et au milieu de laquelle s'élève une statue en bronze de Charles III, remarquable par le développement monumental de son nez. Autrefois, elle était peuplée de gaillards truculents et farouches, superbement drapés de guenilles indescriptibles, prêts à poser pour l'Ésope et le Ménippe de Velasquez, le pouilleux de Murillo, les bourreaux de l'Espagnolet et les gnomes de Goya; maintenant, des bourgeois et des paysans bien vêtus, à l'honneur de la civilisation et au détriment du pittoresque, s'y promènent et y causent d'affaires avec un air de prospérité; mais la cathédrale n'a pas changé, c'est toujours l'admirable monument qu'on ne saurait se lasser de voir et qui vous étonne comme si on ne l'avait jamais vu.

Comme la plupart des églises gothiques, la cathédrale de Burgos est enfouie à moitié dans des constructions parasites. Les maisons jadis se serraient contre la maison de Dieu, s'accrochaient à ses pans, se tapissaient entre ses contre-forts, oblitéraient et empâtaient ses arcades; on ne dégagait pas les édifices, l'espace était rare dans les villes ordinairement fortifiées ou au moins

ceintes de remparts, et les merveilleux architectes du moyen âge ne paraissent pas avoir eu le sentiment de laisser autour de leurs œuvres splendides, églises ou palais, le vide nécessaire pour la reculée et la perspective. Les monuments gagnent-ils à être isolés au milieu de vastes places nues qui les absorbent et en diminuent la grandeur? Ces constructions disparates, la plupart chétives ou grossières, qui encombrant les abords des vieilles cathédrales, font, comme on dit en peinture, d'excellents repoussoirs et servent d'échelle pour faire sentir la dimension colossale de l'édifice dont elles ne masquent que les portions inférieures. Les hautes nefs, les clochetons élancés, les flèches ouvrées à jour, semblent jaillir avec plus de force, de légèreté et d'ardeur, de ce tumulte de toits désordonnés qui les pressent de toutes parts, que si elles montaient librement dans l'air vide. D'ailleurs, ce qu'on ne voit pas de près, on le voit admirablement de loin. Quand on se promène sur les bords de l'Arlanzon, la cathédrale se détache d'un seul bloc au-dessus des maisons de Burgos, qui ne lui vont pas à la cheville, et l'on en peut saisir d'un coup d'œil la silhouette magnifique. A mesure qu'on s'éloigne, la ville s'abaisse et la cathédrale grandit. Ses deux flèches évidées, aux arêtes brodées de fleurons et de crosses,

ses clochetons et la tour octogone, gigantesque bijou de pierre, posée comme une tiare, produisent un effet plein d'élégance, d'audace et de richesse.

La cathédrale a été construite au XIII^e siècle, du consentement du roi saint Ferdinand, sur l'emplacement de son palais. Chaque siècle jusqu'au XVI^e y a travaillé, ajoutant une beauté, un ornement, une merveille. Le XVII^e, en l'honneur du bon goût, a gratté jusque la première frise un ravissant portail tout historié de statuettes, d'arabesques, de rinceaux, de chimères, comme entaché de barbarie gothique. Il est heureux que cette tentative de ramener cet art efflorescent à la sobriété classique n'ait pas été poussée plus loin. Raboter la cathédrale de Burgos par amour de la ligne droite, voilà une imagination ! Notre époque, si elle a perdu le secret de bâtir des cathédrales, sait au moins les comprendre et les respecter. Elle n'y touche que pour remettre à la place de la pierre tombée une pierre absolument pareille.

C'était la troisième fois que nous visitons ce prodigieux édifice, et notre impression n'en fut pas moins vive. Connaissant déjà l'ensemble, si jamais on peut connaître ce monde de merveilles, nous en goûtions les détails avec une curiosité moins fiévreuse. Nous revîmes

cet immense bas-relief, divisé en plusieurs compartiments par des architectures d'une délicatesse inouïe; où l'imagier Philippe de Bourgogne a représenté, derrière le chœur, le grand drame de la Passion, inépuisable thème de chefs-d'œuvre pour la statuaire et la peinture; la chapelle du connétable, qui renferme les tombeaux en marbre blanc de don Pedro-Fernandez Velasco, connétable de Castille, et de sa femme; cette bizarre chapelle de sainte Thècle, d'une si étonnante folie d'ornementation en style churrigueresque; la chapelle du duc d'Abrantès, avec son gigantesque arbre généalogique de Jésus-Christ, si touffu, qu'il semble une forêt portant des patriarches sur ses branches en laissant luire le soleil et la lune à travers ses rameaux supérieurs; cette menuiserie du chœur ou *silleria*, d'un caprice si inépuisable et si charmant; ses retables d'une magnificence inouïe qu'autrefois nous avons essayé de décrire, — la jeunesse ne doute de rien et elle a bien raison! — enfin tout ce que la cathédrale contient de beautés, de trésors et de prodiges. La tête renversée, nous contemplions ce puits aérien, ce gouffre vertigineux aux parois efflorescentes d'ornements, de colonnettes, de nervures, de stalactites sculptées, de niches à dais et à consoles de saints, de chérubins et d'anges

qui forment l'intérieur de la tour octogone posée au point d'intersection des nefs. Dans la sacristie, nous jetâmes un regard au coffre légendaire du Cid, et nous consacraâmes les derniers instants que nous laissait l'heure impérieuse, — car les chemins de fer, plus stricts encore que les rois sur l'étiquette, ne disent pas : « J'ai failli attendre, » ils partent en sifflant, — à regarder la Madeleine de Léonard de Vinci enchâssée dans la boiserie de la chapelle du connétable et l'admirable *Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux*, chef-d'œuvre absolu qui ne peut provenir que d'un carton dessiné par Michel-Ange et peint par Sébastien del Piombo. Nous ne connaissons pas de gravure de ce tableau splendide, qu'on pourrait mettre à côté de la *Madone de saint Sixte*.

Une toile du peintre chartreux don Diego de Leyra, d'un mérite secondaire, mais d'un aspect bizarre, féroce et romantique, représentant le martyr de sainte Casilda, qui regarde le ciel avec extase, malgré l'affreuse blessure de sa poitrine, nous avait frappé autrefois. Elle était toujours à sa place, un peu rembrunie par le temps écoulé. Les deux seins coupés de la jeune vierge, lis semant des rubis, saignaient dans leur plat d'argent et l'ange apportait sa palme d'un air tranquille, comme

habitué à de pareils messages et familiarisé avec la vue des supplices. Nous lui avions adressé un sonnet, que nous transcrivions bien ici s'il n'était honteux de se citer soi-même.

La célèbre *casa del Cordon*, — ainsi nommée du grand cordon de l'ordre teutonique qui relie les armoiries royales et celles des Velasco, des Mendoza et des Figueroa, se noue en lacs compliqués, et court en listel sur les angles saillants de l'architecture, — se trouve maintenant enclavée au milieu de maisons neuves formant la place de la Liberté, de création toute récente, et démontre une fois de plus la supériorité des architectes du moyen âge sur ceux d'aujourd'hui. Le patio intérieur, à double rang d'arcades, est d'une élégance charmante.

Au sortir de Burgos, le chemin de fer côtoie de très-près l'ancienne route. Les stations avoisinent les relais où jadis l'on accrochait au courrier ces longues files de mules rétives dont le départ s'opérait dans un tourbillon de coups de trique et avec un triomphant tintamarre de grelots. Quintanapalla, Castil de Peones, Ameyugo, Cubo, misérables villages tombant en ruine il y a une vingtaine d'années et qui n'offraient au voyageur pour toute population que quelques enfants dégue-

nillés et quelques spectres hâves en manteau d'amadou, appuyés à des murailles cuites de soleil, sont en train de devenir des bourgs considérables. A partir de Briviesca, la vallée se resserre en gorge, ses pentes se redressent en rochers, et la voix ferrée se fraye comme elle peut passage entre la route de terre et l'Oroncillo, petite rivière torrentueuse qui bouillonne au fond de l'étroite coupure, et qui sera forcée désormais d'être utile en faisant tourner des roues d'usine. Quand un village la gêne, elle l'écorne ou l'enjambe avec cet aplomb des chemins de fer qui ne doutent de rien. Du wagon, l'on aperçoit, de l'autre côté du torrent, le défilé de Pancorbo, avec sa gigantesque arche de rochers sous laquelle passe le *correo*, l'impériale, chargé de miquelets, en grande transe des brigands, à qui ces anfractuosités de rocher et ces étranglements de gorge offraient de tentantes facilités d'embuscade. Il serait puérilement romanesque de regretter ce temps. Cependant le cœur, à cet endroit-là, battait un peu plus fort aux plus braves et aux plus flegmatiques; on avait une émotion; et, quand, à l'issue du défilé, on n'avait vu le canon d'aucune carabine ou d'aucun tromblon s'abaisser dans la direction de la voiture, on poussait un léger soupir de soulagement, et l'on racontait quelle belle défense on aurait

faite en cas d'attaque. Sans doute, les brigands privés de leur industrie se sont faits terrassiers ou cantonniers, et, la main sur le cœur, le bras étendu, indiquent que la route est libre. C'est plus moral sans doute, mais moins pittoresque, du moins dans le sens où nous entendions autrefois le pittoresque.

A Miranda, l'on traverse le Zadorra et l'Ebre, et l'on poursuit jusqu'à Vitoria sans s'éloigner de l'ancienne route de terre. Mais, arrivé à ce point, le chemin de fer fait un coude et se dirige vers Alzagua, et, se retournant vers l'ouest, gagne Villafranca et s'engage résolument dans la montagne, qu'il surmonte à force de remblais, de tranchées, de tunnels, de viaducs et de travaux d'art. A chaque instant, des perspectives subites, visions éblouissantes, s'ouvrent entre deux escarpements; de fraîches vallées se creusent en abîmes de verdure, des villages apparaissent et disparaissent en un clin d'œil avec leurs clochers. Aux stations, des chariots à bœufs, dont les roues sont pleines comme celles des chariots homériques, attendent les paquets du chemin de fer et font contraster tout naturellement la barbarie primitive avec le dernier mot de la locomobilité. Voilà, nous l'espérons, un vocable agréable et tout à fait moderne! Après avoir longé Tolosa, Er-

nani, Saint-Sébastien, on se retrouve à Irun, le point de départ de l'excursion, et l'on prend poliment congé de son lecteur, s'il a eu la patience de vous suivre jusque-là.

UNE PROMENADE AU HASARD

Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous vous mènerons faire un tour avec nous aux Champs-Élysées, en pleines réjouissances publiques. Si les divertissements du peuple *le plus spirituel de la terre* ne vous paraissent ni fort ingénieux, ni de bien bon goût, ne nous en sachez pas mauvais gré.

En traversant la place de la Concorde, ne négligez pas de jeter un coup d'œil sur la fontaine.

Vous y verrez, entre autres figures plus ou moins allégoriques et mythologiques, le Triton et la Tritonne d'Antonin Moine.

C'est bien le vrai Triton d'opéra comme l'entendait Boucher ou Vanloo; on ne peut rien imaginer de plus